

5
UNE

FIN DE BAIL

OPÉRETTE EN UN ACTE

PAR

MM. HECTOR CRÉMIEUX ET LUDOVIC HALÉVY

MUSIQUE DE M. A. VARNEY

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des **BOUFFES-PARIISIENS**,
le 29 janvier 1862



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 45
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1862

Tous droits réservés

Distribution de la pièce

PÉCOPIN.....	MM. MARCHAND.
CHARLEMAGNE.....	DUVERNOY.
UN GARÇON DE CAFÉ.....	JEAN PAUL.
ROSETTE.....	M ^{mes} GÉRALDINE.
SUZANNE.....	HÉLÈNE.

La scène se passe à Paris, de nos jours, chez Charlemagne.

UNE FIN DE BAIL

Mobilier d'étudiant élégant ; deux portes au fond : l'une est la porte d'entrée, l'autre donne dans l'appartement ; portes à droite et à gauche ; cheminée à droite ; fenêtre à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLEMAGNE, seul ; il entre mystérieusement par la porte intérieure du fond.

Personne ne m'a vu rentrer ! Me voici libre, et pour toute la journée ! Suzanne est à Versailles, chez sa tante. (Regardant sa montre.) Neuf heures, on va venir ! Oh, c'est Rosette... car il y a dans mon cœur une Rosette et une Suzanne !... C'est monstrueux, mais c'est ainsi. Mon excuse... c'est que l'une est blonde et que l'autre est brune... La blonde, c'est Rosette, une modiste... une fleur... une vraie fleur que j'ai rencontrée à la Closerie des Lilas, et que je cultiverais bien volontiers le dimanche... quand la brune est dans sa famille... La brune... la sérieuse... c'est Suzanne, une comédienne... du théâtre du Luxembourg. Celle-là, je l'aime vraiment... toute la semaine... Elle m'est si fidèle !

COUPLETS.

I

Ma Suzanne, je t'aime,
Et si, par accident,
Dans ton intérêt même
Je te trompe un moment :
Belle maîtresse,
O ma princesse !
Je te reviendrai plus aimant !
Il faut bien, en ce monde,
Aimer, pour être heureux,
La brune après la blonde,
Les yeux noirs et les bleus.

II

Je ne prends pas en traître
 Ton amour, chère enfant ;
 Je pourrai bien, peut-être,
 Ne t'aimer qu'un instant,
 O ma Rosette!

Fraîche grisette!

Mais ce sera bien tendrement.

Il faut bien, en ce monde,
 Aimer, pour être heureux,
 La brune après la blonde,
 Les yeux noirs et les bleus.

(On entend un coup de sonnette.) Voilà les yeux bleus qui sonnent en même temps que la pendule ! Voilà ce que j'appelle de l'exactitude !... Vite, ouvrons... (Il sort et rentre quelques secondes après, suivi d'un domino masqué.)

SCÈNE II.

CHARLEMAGNE, ROSETTE.

CHARLEMAGNE, examinant attentivement Rosette, qui lui a fait un grand salut, et qui, ensuite, est restée parfaitement immobile.

Que signifie cette mascarade?... Est-ce bien elle?... C'est bien sa taille!... Voyons les yeux!... Ah! ce sont eux!... je les reconnais les yeux de ma Rosette!

ROSETTE, ôtant son masque.

Eh ! parbleu, oui, c'est moi !

CHARLEMAGNE.

Pourquoi ce déguisement?

ROSETTE.

Ce déguisement?... Mais vous n'avez encore rien vu ! Tenez, regardez ! (Elle écarte son costume et montre un costume de pierrette.)

CHARLEMAGNE.

Un costume de pierrette !

ROSETTE.

Oui, une pierrette qui arrive tout droit du bal de l'Opéra.

CHARLEMAGNE.

A neuf heures du matin ?

ROSETTE.

J'ai soupé en route.

CHARLEMAGNE.

Ah ! ah !

ROSETTE.

En tout bien, tout honneur, monsieur Charlemagne.

CHARLEMAGNE.

J'espère bien que vous ne soupez jamais autrement, mademoiselle Rosette.

ROSETTE.

Jamais, au grand jamais ! Je soupe pour manger, voilà tout... Et il me semble...

CHARLEMAGNE.

Et il me semble?...

ROSETTE.

Que je déjeunerais bien de cette façon-là !

CHARLEMAGNE.

Comment, déjeuner ?

ROSETTE.

Oui ! C'est probablement ce souper qui m'a creusée ; je n'ai mangé que du jambon et des écrevisses.

CHARLEMAGNE.

Et vous avez faim ?

ROSETTE.

Je meurs de faim ! Il doit bien y avoir ici quelque chose qui se laisserait croquer ?

CHARLEMAGNE.

Ma foi, cherchons.

ROSETTE.

Cherchons. (Il ouvre le buffet.) Un manche de gigot !

CHARLEMAGNE.

Les cendres d'un poulet !

ROSETTE, mécontente.

Et des noix !... Ah ! il n'y a rien chez vous !

CHARLEMAGNE.

Voyons, ma petite Rosette... ne vous fâchez pas... Je vais aller au cabaret voisin commander un bon petit déjeuner.

ROSETTE.

Allez vite, alors... Ah !... un instant... Je vais rester seule ici ?

CHARLEMAGNE.

Pour quelques minutes seulement.

ROSETTE.

C'est que... écoutez, monsieur Charlemagne... je me suis laissé dire que certaine dame brune, de ma connaissance, avait des droits superbes sur ce logis.

CHARLEMAGNE.

Qui ? Suzanne ?... C'est entièrement fini ! Et, pour l'oublier tout à fait... tenez, vous avez dû voir en bas un écriteau : « Appartement de garçon à louer... fraîchement décoré ? »

ROSETTE.

Oui !

CHARLEMAGNE.

Eh bien, c'est moi qui ai donné congé... Vienne un simple locataire... et je quitte aujourd'hui cet appartement meublé qui vit naître et mourir nos innocentes amours!

ROSETTE.

Bien sûr?... Est-ce bien vrai, tout cela?

CHARLEMAGNE.

Aussi vrai que je vous aime et que je vais chercher le déjeuner.

ROSETTE.

Ah! dites donc, mon petit monsieur Charlemagne, ce n'est pas tout; il faut passer à mon magasin, où je devais aller jusqu'à midi... Vous direz que je suis très-souffrante, et que je ne pourrai sortir aujourd'hui, que j'ai la migraine.

CHARLEMAGNE.

Bien.

ROSETTE.

Non, pas la migraine, je l'ai déjà eue la semaine dernière, la migraine.

CHARLEMAGNE.

Hum!... Ce n'était pas pour moi, Rosette!

ROSETTE.

Si, si, c'était pour vous!... Vous direz que j'ai une entorse.

CHARLEMAGNE.

Une entorse... C'est entendu!

ROSETTE.

Ainsi, le déjeuner et le magasin! Le déjeuner d'abord! Je remangerai du jambon en vous attendant.

CHARLEMAGNE.

Que vous êtes jolie!

ROSETTE.

Je serai bien plus jolie quand j'aurai mangé...

CHARLEMAGNE.

Du jambon?...

ROSETTE.

Allez... allez!...

CHARLEMAGNE.

Elle aime bien le jambon.

ROSETTE.

À bientôt! (Charlemagne sort.)

SCÈNE III.

ROSETTE, seule.

C'est pourtant vrai que j'ai faim. Il faut dire aussi que j'ai très-peu mangé à ce souper. Ah! je n'étais pas dans mon état.

siette ordinaire. Je sais bien pourquoi... c'est ce pierrot qui me troublait!... Ah! l'aimable pierrot! il avait une façon de me regarder! Ah! je n'aurais pas dû me laisser regarder de cette façon-là!... Il m'a dit qu'il s'appelait Pécopin!... Pécopin, c'est un bête de petit nom... mais ce n'est pas le nom de tout le monde!... Il était bien plus gentil que M. Charlemagne... Mais M. Charlemagne est si bon, et puis c'est un garçon posé, sérieux, et puis, et puis enfin je suis une honnête fille. J'avais dit à M. Charlemagne : « Je viendrai! » je suis venue!... On n'a que sa parole, ou on n'en a pas! Ça ne fait rien, j'y pense toujours, j'y pense trop à ce M. Pécopin!

COUPLETS.

I

L'agréable vaurien!
Et comme il sautait bien!
L'élégante tournure!
Comme il se trémoussait,
Et comme il m'embrassait
Après chaque figure!

(A elle-même.)

Tout bas, mademoiselle,
Et tâchez d'oublier
L'image trop fidèle
De ce beau cavalier.

Tout beau, mon cœur,
Et moins d'ardeur!

II

Il m'a dit qu'il était
Poète, et qu'il m'aimait
D'une ardeur sans pareille:
Moi, je n'en croyais rien.
Mais comme il était bien,
Son chapeau sur l'oreille!
Tout beau, mademoiselle, etc.

Ah! il me vient un petit désir de planter là Charlemagne et son déjeuner, et de courir après mon Pécopin, mais c'est impossible! Il faut rester ici et déjeuner!... s'il arrivait, au moins, ce maudit déjeuner! (Elle s'approche de la fenêtre.) Pas le moindre garçon de café! pas le moindre jambon à l'horizon! (Jetant un cri.) Ah! mon Dieu!... ah! mon Dieu! mademoiselle Suzanne! C'est elle!... Et lui qui me disait que c'était fini... Elle vient... elle va m'arracher les yeux!... Où me cacher?... Ah! ici. (Elle entre dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE IV.

SUZANNE, seule; elle entre par la porte d'entrée, tout émue et toute tremblante.

Il n'est pas revenu !... Ah ! que j'ai eu peur ! Ce que je fais est très-coupable : recevoir un jeune homme, ici, en l'absence de Charlemagne ! Il est vrai que ce serait impossible en sa présence. Et puis, bah ! nous avons donné congé ; cet appartement-là n'a plus rien de sacré pour moi. C'est une raison ; mais cependant c'est bien mal. Avoir dit que j'allais à Versailles, et profiter de ce qu'il est à Saint-Germain... (Elle ôte son châte et son chapeau.) Pourtant si je reçois ce jeune homme, c'est pour lui déclarer qu'il doit renoncer à m'aimer, que je veux qu'il m'oublie. Je lui défendrai de venir tous les jours à l'orchestre pour me voir en scène. Il ne manque pas une seule représentation ! Il a déjà vu soixante-dix-huit fois la revue de fin d'année. C'est ça de l'amour ! (On sonne.) Ah ! c'est lui ! je n'oserai jamais ouvrir. (Second coup de sonnette.) Allons, du courage ! (Elle sort et rentre immédiatement, tout effrayée.)

SCÈNE V.

SUZANNE, UN GARÇON DE CAFÉ

SUZANNE.

Que voulez-vous, monsieur ? que demandez-vous ?

LE GARÇON.

Je ne demande rien. C'est vous qui avez demandé un déjeuner que voilà.

SUZANNE.

Comment ! un déjeuner ?

LE GARÇON.

Eh, oui ! Ne faites donc pas celle qui n'est pas au courant.

SUZANNE.

Mais je vous dis qu'il y a erreur ! ce déjeuner n'est pas pour moi.

LE GARÇON.

Pas pour vous ? Et le monsieur qui est venu tout à l'heure le commander chez le patron, et qui a dit : « Vite un petit déjeuner fin pour deux personnes ; vous l'enverrez tout de suite chez M. Charlemagne, 56, rue Laffitte, au quatrième. Vous y trouverez une jolie petite dame. » Eh bien, voici le

déjeuner, et voilà la jolie petite dame, avec votre permission.

SUZANNE.

Et ce monsieur n'a rien ajouté ?

LE GARÇON.

Si fait ! si fait ! il m'a prié de dire à la petite dame de ne pas s'impatienter. Il va venir.

SUZANNE, à part.

C'est lui !

LE GARÇON.

Il est allé où vous savez.

SUZANNE.

Comment ! où je sais ?

LE GARÇON.

Oui, pour l'entorse !

SUZANNE.

Comment pour l'entorse ?

LE GARÇON.

Ah ! vous comprenez bien ! Voulez-vous que je mette le couvert ?

SUZANNE.

Non, laissez là ce panier, et allez-vous-en.

LE GARÇON.

Suffit, je m'en vas, je m'en vas ! Nous sommes dans nos sombres, aujourd'hui. Mais, voyez-vous, il y a dans le panier deux bouteilles d'un certain vin qui va dissiper ces nuages-là ! Quel vin ! Quand les petites dames en boivent à la maison, ce qu'elles cassent au dessert est prodigieux ! Nous mettons dans les cabinets des piles d'assiettes communes pour cet usage-là ! Ça amuse autant les personnes, et ça se paie aussi cher !

SUZANNE, qui est allée à la fenêtre et qui a marché avec agitation pendant que le garçon parlait, le voyant encore là.

Mais sortez, sortez donc !

LE GARÇON.

Je m'en vas, je m'en vas ! (A part en sortant.) Elle n'est pas contente ; il va être mal reçu, le monsieur à l'entorse !

SCÈNE VI.

SUZANNE, seule.

C'est lui évidemment ! Il y a cependant cette histoire d'entorse que je ne comprends pas !... Oh ! elle s'expliquera. (Regardant le panier qui est resté au milieu de la pièce.) Quelle galanterie ! ce n'est pas une mauvaise idée qu'il a eue-là ! Cela va être très-gentil de déjeuner ici tous les deux. Qu'y a-t-il donc

dans ce panier?... (Elle le découvre.) Un pâté et des perdreaux! et... et ce vin qui fait casser!... (On sonne.) Ah! cette fois, c'est lui!... (Elle va ouvrir.)

SCÈNE VII.

SUZANNE, PÉCOPIN.

SUZANNE, rentrant précipitamment.

Un pierrot!

PÉCOPIN.

Mais c'est moi le pierrot, le pierrot, c'est moi, moi, Pécopin.

SUZANNE.

Et pourquoi ce costume?

PÉCOPIN.

Pourquoi?... C'est... c'est la faute à mon oncle, mon oncle de Besançon. Vous ne connaissez pas mon oncle de Besançon?

SUZANNE.

Mais non!

PÉCOPIN.

Non?... Eh bien, hier!

Je quittais ce théâtre où je vais, chaque soir,
Me repaître d'amour et me nourrir d'espoir...

SUZANNE.

Oh! parlez en prose.

PÉCOPIN.

Soit, je rentrais donc chez moi, seul avec votre image, ô ma Suzanne! quand je rencontre mon oncle de Besançon, un oncle à héritage, entre parenthèse. Il s'écrie: « Pécopin! » Je m'écrie: « Mon oncle?... » Il ajoute: « Je suis ravi de te rencontrer. » Je riposte: « Moi de même. » Il continue: « Nous allons tous les deux au bal de l'Opéra. » Je réplique: « Impossible; ce divertissement ne peut se combiner avec un amour que j'ai dans le cœur. — Tu viendras, les costumes sont chez moi: un turc et un pierrot! Tu viendras, ou sinon je laisse toute ma fortune à mon neveu de Dijon. » Je dus le suivre.

SUZANNE, piquée.

Et vous quittez le bal à dix heures du matin?

PÉCOPIN.

Non pas; mais mon oncle de Besançon, qui est la première fourchette de la Franche-Comté, me dit après le bal: « Allons

souper. — Mais, mon oncle, comprenez bien ceci : j'aime, et je n'ai pas encore eu la preuve certaine que je suis aimé ; dans cette situation, on se soupe pas. — Tu viendras, fait-il, ou sinon je mange toute ma fortune. Je le suivis encore ! Au dessert, je le laissai endormi sur le divan, et, sans prendre le soin de changer de costume, je viens tomber à vos pieds... pour vous dire : « Je t'aime ! » (il tombe à ses pieds.)

SUZANNE.

Voilà un joli roman !

PÉCOPIN.

Un roman ! C'est la plus vraie des vérités.

SUZANNE.

Soit ! mais il paraît que votre souper ne vous a pas ôté l'appétit ?

PÉCOPIN.

Comment cela ?

SUZANNE.

Puisqu'en route vous avez pensé à commander un déjeuner.

PÉCOPIN.

Un déjeuner ! Quel déjeuner ?

SUZANNE.

A ce restaurant où vous avez parlé d'entorse.

PÉCOPIN.

Quelle entorse ? (Se relevant.) Qu'est-ce que c'est que tout ça ? Je n'ai pas commandé de déjeuner. Je ne me serais pas permis, je n'ai pas parlé d'entorse dans un restaurant.

SUZANNE, montrant le panier.

Mais ce panier, pourtant ? ce pâté ? ces perdreaux ? ces bouteilles ?

PÉCOPIN.

Je vois bien le panier, mais ce n'est pas moi qui l'ai envoyé.

SUZANNE.

Qui est-ce, alors ?

PÉCOPIN.

Je ne sais pas.

SUZANNE.

Mais c'est effrayant !

PÉCOPIN.

Mais il n'y a rien d'effrayant là-dedans. C'est quelque erreur du garçon qui...

SUZANNE, à la fenêtre.

Ah !

PÉCOPIN.

Quoi ?

SUZANNE.

C'est lui, Charlemagne!

PÉCOPIN.

Mais oui, c'est lui... Vous m'aviez dit qu'il allait à Saint-Germain!

SUZANNE.

Il devrait y être.

PÉCOPIN, courant de tous côtés et renversant les chaises.

Où me cacher?... Oh! Suzanne, j'ai horreur des positions fausses... où me cacher?

SUZANNE, montrant les cabinets à droite et à gauche.

Vous dans ce cabinet, moi là!

PÉCOPIN, allant à celui où est Rosette.

Il est fermé... Mettons-nous tous les deux dans l'autre.

SUZANNE.

Pour que Charlemagne nous trottive ensemble? Impossible! Entrez seul!

PÉCOPIN.

Et vous?

SUZANNE.

Moi, je reste ici. Je ne sais pas, je verrai... Entrez, et surtout ne bougez pas.

PÉCOPIN.

Voilà une aventure qui commence bien.

SUZANNE, elle l'enferme.

Ah! on m'y prendra encore à essayer de tromper Charlemagne! On marche, c'est lui. Ah! mon Dieu! Et le panier que j'ai oublié! Et le pâté! et les perdreaux! (Entre Charlemagne.) C'est lui! Trop tard!

CHARLEMAGNE.

Suzanne!

SCÈNE VIII.

SUZANNE, CHARLEMAGNE.

DUO.

CHARLEMAGNE.

Eh quoi! c'est toi?

SUZANNE.

Oui, c'est moi.

CHARLEMAGNE, à part.

Je suis pris!

SUZANNE, à part.

Je suis prise!

CHARLEMAGNE.

Quelle douce surprise!

TOUS DEUX.

Se retrouver ainsi!

SUZANNE.

C'est étonnant !

CHARLEMAGNE.

Non, c'est charmant !

SUZANNE.

C'est bien simple, et voici pourquoi,
C'est que j'ai...

CHARLEMAGNE.

C'est que tu ?...

SUZANNE.

J'ai manqué le convoi.

CHARLEMAGNE, étonné.

Le convoi ?

SUZANNE.

Le convoi !

CHARLEMAGNE, tout d'un coup.

C'est exactement comme moi.

ENSEMBLE.

Je ne sais pas où j'en suis,
Je ne sais pas ce que je dis ;
Je me meurs de frayeur,
J'ai peur, j'ai peur, j'ai peur !
CHARLEMAGNE, à part, regardant de tous côtés.

Qu'a pu devenir Rosette ?

SUZANNE, à part.

Je n'ose pas dire un mot.

CHARLEMAGNE, à part.

Elle a dû voir ma Pierrette.

SUZANNE, à part.

Il a dû voir mon Pierrot.

CHARLEMAGNE.

Ainsi,

Le train était parti ?

SUZANNE.

Oui, mon ami.

Ma montre avançait,

Ce qui fait...

CHARLEMAGNE.

Mais si ta montre avançait...

SUZANNE.

Je veux dire... retardait.

CHARLEMAGNE.

Et, ma foi, c'est aussi pourquoi,
Comme toi...

SUZANNE.

Comme moi...

CHARLEMAGNE.

J'ai manqué le convoi !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

CHARLEMAGNE, à part.

Heureusement que le déjeuner n'est pas arrivé. (Voyant le panier.) Ah! le voilà! Suzanne a dû voir le panier!

SUZANNE, à part, tremblante.

Il me semble qu'il regarde le panier?

CHARLEMAGNE, aimable.

Comment, tu as manqué le train?

SUZANNE.

Mon Dieu! oui. Cela t'étonne?

CHARLEMAGNE.

Mais du tout, du tout; cela arrive tous les jours de manquer un train! La preuve, c'est que cela vient de m'arriver à moi-même.

SUZANNE.

Qu'est-ce que tu vas faire?

CHARLEMAGNE.

Mais repartir par l'autre train.

SUZANNE.

Moi aussi!

CHARLEMAGNE.

Tu aurais pu attendre au chemin de fer, au lieu de revenir ici.

SUZANNE.

Mais toi-même?

CHARLEMAGNE.

Moi-même... Oui, c'est juste, c'est très-juste... mais j'avais oublié ma canne.

SUZANNE.

Et moi mon manchon.

CHARLEMAGNE.

Tu sais... on oublie sa canne... ça arrive tous les jours.

SUZANNE.

Certainement, certainement, prends-la et partons. (Cherchant.) Où est-elle donc?

CHARLEMAGNE, montrant le cabinet où est Pécopin.

Mais elle est probablement dans ma chambre, et je vais... (Il fait quelques pas vers le cabinet.)

SUZANNE, avec un cri.

Ah!...

CHARLEMAGNE, s'arrêtant.

Qu'as-tu donc?

SUZANNE.

Rien, rien! une araignée que j'ai vue! Là, viens la tuer! Oh! viens la tuer!

CHARLEMAGNE.

Mais attends... il faut d'abord... (Il veut aller dans le cabinet.)

SUZANNE.

Non, non, l'araignée! Je vais prendre ta canne!

CHARLEMAGNE.

Mais non!

SUZANNE.

Mais si! je le veux! (Elle passe presque de force, et entre dans le cabinet.)

CHARLEMAGNE.

Mon Dieu! Rosette est peut-être là! Elles vont se rencontrer!

SUZANNE, rentrant avec la canue.

Voilà!

CHARLEMAGNE, à part, avec joie.

Rosette n'était pas là!

SUZANNE.

Et l'araignée?

CHARLEMAGNE.

Je l'ai tuée! Partons! partons!

SUZANNE.

Il faut que je prenne mon manchon.

CHARLEMAGNE.

C'est juste.

SUZANNE.

Il est dans ma chambre. (Elle va pour entrer.)

CHARLEMAGNE.

Ah!

SUZANNE.

Quoi donc?

CHARLEMAGNE.

C'est cette araignée, que je croyais avoir tuée, et que je viens de voir remuer. (Suzanne s'éloigne. Charlemagne entre dans le cabinet.)

SUZANNE.

Si je pouvais faire disparaître ce panier... (Elle va pour l'enlever.)

CHARLEMAGNE, rentrant.

Voilà le manchon. (A part.) Rosette est exaspérée! (Regardant Suzanne qui arrange ses jupons pour cacher le panier.) Que fais-tu là?

SUZANNE.

Rien, rien, j'arrange ma cage.

CHARLEMAGNE, à part.

Je me demande comment elle fait pour ne pas voir ce panier! Elle marche dessus! Allons!

SUZANNE.

Oui, allons!

CHARLEMAGNE.

Je la conduis au chemin de fer, et je reviens!...

SUZANNE, à part

Je me laisse mener à la gare, et je reviens. (Haut.) Ton bras
cher ami.

CHARLEMAGNE.

Voilà, chère amie. (Ils sortent.)]

SCÈNE IX.

PÉCOPIN, ROSETTE. A peine Charlemagne et Suzanne sont-ils sortis,
que Pécopin et Rosette sortent de leurs cabinets et se reconnaissent.

DUETTO.

ROSETTE.

Pécopin !

PÉCOPIN.

Rosette !

ROSETTE.

Mon Pierrot !

PÉCOPIN.

Ma Pierrette !

ROSETTE.

En croirai-je mes yeux ?

PÉCOPIN.

C'est vraiment merveilleux !

ENSEMBLE.

PÉCOPIN.

O surprise étrange !

J'en suis saisi !

Le ciel de mon ange

Est donc ici ?

En croirai-je mes yeux ?

C'est vraiment merveilleux !

ROSETTE.

O surprise étrange !

L'amant transi,

Tout à coup se change

En dégourdi !

En croirai-je mes yeux ?

C'est vraiment merveilleux !

PÉCOPIN.

I

Vous me disiez cette nuit en dansant :
« Monsieur, je suis très-sage et très-candide. »
Une heure après, chez un étudiant,
Je vous retrouve, ô bergère timide !
Je vous en fais mon compliment.

ROSETTE.

II

Vous me disiez cette nuit en dansant ;
 « Je veux t'aimer d'une ardeur éternelle ! »
 Une heure après, vous voici roucoulant
 Même chanson auprès d'une autre belle !
 Je vous en fais mon compliment.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

O surprise étrange ! etc.

PÉCOPIN.

Enfin, pourriez-vous m'expliquer, jeune ingénue, ce que
 vous faisiez dans ce cabinet-ci ?

ROSETTE.

Et vous, dans ce cabinet-là ?

PÉCOPIN.

Après vous, sans cérémonie.

ROSETTE.

Eh bien, monsieur, j'attendais un trompeur dont le cœur
 était soi-disant libre.

PÉCOPIN.

Et moi, pauvre enfant naïf, une trompeuse soi-disant dé-
 gagée de ses serments.

ROSETTE.

Et au moment où je prenais pitié de ses tourments...

PÉCOPIN.

Où, moi, je consentais à lui accorder quelques minutes
 d'entretien...

ROSETTE.

Cric !

PÉCOPIN.

Crac !

ROSETTE.

Rentrée de la légitime.

PÉCOPIN.

Retour du mari.

ROSETTE.

Dites donc, monsieur Pécopin, est-ce que vous me trouvez
 d'âge à poser comme ça en porte-manteau dans un cabinet ?

PÉCOPIN.

Pas plus que moi en champignon dans une armoire. —
 Ces gens-là, Rosette, méritent une punition.

ROSETTE.

Oui... mais laquelle ?

PÉCOPIN, se retournant, heurtant du pied le paletot.

Ah ! si nous mangions leur déjeuner ?

ROSETTE.

Ah!... mais... ça serait drôle!...

PÉCOPIN.

Ce serait drôle et ce serait nourrissant : je meurs de faim !

ROSETTE.

Et moi aussi! Mais, dites donc, il n'est pas à nous ce déjeuner?

PÉCOPIN.

Permettez... il y en avait la moitié pour vous, l'autre moitié pour moi. Vous voyez qu'il est à nous.

ROSETTE.

C'est vrai, mangeons-le. (Elle commence à mettre le couvert.) Mais s'ils reviennent?

PÉCOPIN.

Il faut qu'ils raillent au chemin de fer, qu'ils remanquent le train et qu'ils refilent de leur côté. Ils en ont pour une heure.

ROSETTE.

Et puis, d'abord, s'ils arrivaient, nous les inviterions.

PÉCOPIN, regardant le couvert qui est mis.

Noble vengeance!... A table!

ROSETTE.

A table!

PÉCOPIN.

Un courant d'air sur les épaules de ma Rosette! (Il dispose un paravent autour de la table.) Là! nous allons improviser un cabinet particulier... Sommes-nous bien!... Ils ont tout prévu. — Regardez-moi bien en face.

ROSETTE.

Voilà!

PÉCOPIN.

Mais, ma parole d'honneur, c'est vrai.

ROSETTE.

Quoi?

PÉCOPIN.

Que vous êtes encore plus jolie le jour que la nuit.

ROSETTE.

Ah! la bonne bêtise!

PÉCOPIN.

Nerriez pas! c'est sérieux ce que je dis là, et très-sérieux. Je connais ça, les fêtes de nuit! La musique vous étourdit, la lumière vous aveugle, le mouvement vous grise; on est à moitié fou, on ne sait pas trop ce qu'on dit, ce qu'on fait, ce qu'on voit! Alors, on donne son cœur avec une facilité extraordinaire! Mais le lever du soleil amène souvent d'horribles déceptions. A minuit, votre divinité était blanche et rose; à

midi, elle est jaune et bleu! Ça tue la passion ces découvertes-là!

ROSETTE.

Dites donc, ce n'est pas là mon histoire!

PÉCOPIN.

Ah! vous le savez bien, que ce n'est pas là votre histoire. (Il rapproche vivement sa chaise de Rosette.) Non, tenez, Rosinette de mon âme, il faut que je vous dise. (Il veut la prendre par la taille.)

ROSETTE, s'éloignant.

Doucement! doucement! Nous ne nous connaissons pas assez pour causer d'aussi près que ça!...

PÉCOPIN.

Comment! nous ne nous connaissons pas? Depuis une heure nous rompons le pain ensemble.

ROSETTE.

C'est-à-dire que vous me connaissez, vous; vous savez que je m'appelle Rosette et que je suis modiste, modiste, cela dit tout: vertu, principes, dignité, morale, tout est dans ce mot-là... modiste!... Mais vous?

PÉCOPIN.

Moi, ne vous ai-je pas appris que je me nommais Onésime Pécopin, et que j'étais poète?

ROSETTE.

Poète en sucre candi.

PÉCOPIN.

O muses! vous l'entendez!

ROSETTE.

C'est très vague ça. Poète, c'est la profession de tous les jeunes gens qui s'habillent en pierrot à vingt ans! Avez-vous seulement fait quatre vers?

PÉCOPIN.

J'en ai fait vingt-neuf.

ROSETTE.

Vingt-neuf! Et le trentième?

PÉCOPIN.

J'attends la rime.

ROSETTE.

En attendant, récitez-les... j'aurai du courage!

PÉCOPIN.

Ça ne se récite pas, ça se chante!

ROSETTE.

Sur quel air?

PÉCOPIN.

Sur un air de moi.

ROSETTE.

De vous!

PÉCOPIN.

On est aussi un peu musicien.

ROSETTE.

Bah! poète, musicien!... Mais il a toutes les qualités, ce jeune homme-là! Eh bien, chantez-la, votre ballade.

PÉCOPIN.

C'est une barcarolle.

ROSETTE.

Comment s'appelle-t-elle votre barcarolle?

PÉCOPIN.

Elle s'appelle la chanson de Marguerite.

ROSETTE.

La chanson de Marguerite? — Allons donc!

PÉCOPIN.

Oui... Pourquoi cet étonnement?

ROSETTE.

Vous êtes l'auteur de la chanson de Marguerite?

PÉCOPIN.

Je le suis.

ROSETTE, avec abandon.

Ah! mon Dieu! mais vous voulez donc que j'aime cet homme?

PÉCOPIN.

Qu'entends-je?

ROSETTE.

C'est que je la connais, allez, votre chanson, et que pas plus tard qu'hier matin je me disais : « Mon Dieu! que je voudrais connaître l'auteur de la chanson de Marguerite! »

PÉCOPIN.

Il est à vos genoux.

ROSETTE.

Relève-toi, mon poète, et chantons-la !

PÉCOPIN.

Marguerite, il fait beau,
 Va prendre ton chapeau,
 Et viens dans mon bateau.
 Te promener sur l'eau.

ROSETTE.

I

Marguerite endosse aussitôt
 Son grand costume de canot,
 A savoir : une jupe blanche,
 Et sa vareuse du dimanche,
 Et les voilà partis tous deux,
 Partis comme deux amoureux.

PÉCOPIN ET ROSETTE.
En canotier, en canotière,
Suivant le fil de la rivière.

PÉCOPIN. •

II

En naviguant on rencontra
Une yole qui les croisa ;
Elle était si leste et petite,
Quelle fit dire à Marguerite :
La belle yole que voilà !
Je voudrais y monter, oui-da !

PÉCOPIN ET ROSETTE.
Si le cœur vous en dit, la belle,
Montez, voici la passerelle.

ROSETTE.

III

Marguerite s'y trouva mieux
Que dans ce canot un peu vieux.

PÉCOPIN.

Quand on lui cria : « Reviens vite ! » •
Elle était loin, la Marguerite !

ROSETTE.

Le canotier, abandonné,
S'en fut avec un fort long nez.

PÉCOPIN.

Pendant que sans souci, la folle,
Roucoulait dans sa belle yole.

REPRISE ENSEMBLE.

Marguerite, il fait beau, etc.

ROSETTE.

Oh ! la jolie chanson !

PÉCOPIN.

Et la jolie voix ! Rosette, je me suis toujours dit : « La
femme qui aura cette voix-là, je ne la quitterai jamais ! »

ROSETTE.

Je l'aime, cette Marguerite, qui s'en va comme ça du canot
dans la yole.

PÉCOPIN.

Ah ! elle vous plaît ? Tant mieux !

ROSETTE.

Quand je pense que si je ne vous avais pas rencontré, ô
Pécopin ! j'aurais passé la moitié de ma journée dans ce ca-
binet.

PÉCOPIN.

Et moi seul dans celui-ci, ô Rosette ! Au diable l'amour
qui tremble et qui se cache !

ROSETTE.

Vive le grand air et la liberté !

SCÈNE X.

LES MÊMES, CHARLEMAGNE, SUZANNE.

(Pécopin prend Suzanne dans ses bras ; en ce moment paraissent à droite et à gauche Charlemagne et Suzanne ; ils arrivent à pas de loup en se tournant le dos.)

CHARLEMAGNE.

J'ai fait le tour par derrière ; on ne m'a pas vu rentrer. (Il ferme la porte.)

SUZANNE.

J'ai pris l'escalier de service, je suis sauvée ! (Même jeu.)

CHARLEMAGNE.

Pourvu que Rosette...

SUZANNE.

Pourvu que Pécopin...

CHARLEMAGNE.

Oh !

SUZANNE.

Ah !

PÉCOPIN, se retournant.

Ah !

ROSETTE, de même.

Oh !

PÉCOPIN, bas à Rosette, et fermant la dernière feuille du paravent, de façon à se dérober presque entièrement.

Ce sont eux, ne bougez pas !

SUZANNE, apercevant Charlemagne.

Encore Charlemagne !

CHARLEMAGNE, de son côté tout tremblant, et à part.

Encore Suzanne !

SUZANNE, à Charlemagne.

Cela t'étonne de me revoir ?

CHARLEMAGNE.

Ma présence doit également... (A part.) Il y a des jours où on n'a pas de chance !

SUZANNE.

Oh ! c'est bien vrai ! Il y a été un accident au train de Versailles.

CHARLEMAGNE.

Il y en a eu un aussi au train de Saint-Germain.

SUZANNE.

Un déraillement... rien de grave.

CHARLEMAGNE.

Un choc... rien de grave... Il n'y a pas eu la moindre confusion... Mais enfin... il y a eu un petit choc...

SUZANNE.

Les petits déraillements, les petits chocs, c'est très-fréquent.

PÉCOPIN, à Rosette.

Il n'y a que ça dans les journaux.

ROSETTE, riant.

Ah! ah! ah! sont-ils assez accommodants!

SUZANNE, les voyant.

Une femme!

CHARLEMAGNE, de même.

Un homme! (A Suzanne.) Qu'est-ce que cela signifie?

PÉCOPIN.

Rosette, il y a une moralité à la chanson de Marguerite.

ROSETTE.

Bah!

FINALE.

PÉCOPIN.

IV

Un poète, en l'antiquité,
 Bien avant nous l'avait chanté :
 Est-ce pour vous, moutons des plaines,
 Pour vous que vous portez vos laines?

ROSETTE.

Est-ce pour vous, oiseaux bénis,
 Pour vous que vous faites vos nids?

PÉCOPIN.

Et ce déjeuner que j'arrange,
 Est-ce toujours moi qui le mange?

SUZANNE à Rosette.

Mais qui donc êtes-vous?

CHARLEMAGNE.

Vous, qui vous installez ainsi chez nous?

ROSETTE, tranquillement.

Ce logis est à louer...

CHARLEMAGNE ET SUZANNE.

Ce sont deux locataires.

PÉCOPIN.

Qui vont prendre la suite, ici, de vos affaires.

(Ils s'éclatent de rire au nez tous les quatre. — Charlemagne se jette dans les bras de Suzanne.)

CHARLEMAGNE.

Monsieur Pécopin !

PÉCOPIN.

Monsieur Charlemagne ! (il rit.) Ah ! ah !

CHARLEMAGNE.

Suzanne, je t'épouse demain !

PÉCOPIN.

Et moi, Rosette, je vous épouse dans six mois, quand vous aurez essayé de me tromper.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

PÉCOPIN ET CHARLEMAGNE.

Allons, vite, il fait beau,
Va mettre ton chapeau,
Et viens vite en bateau
Te promener sur l'eau.

ROSETTE ET SUZANNE.

Allons, vite, en bateau !
Mettons un beau chapeau,
Et courons en bateau
Nous promener sur l'eau.

FIN.